

AUX RIVES DU ZAMBÈSE

Un pays qui va être ouvert bientôt à la civilisation

L'Angleterre a décidé d'ouvrir la région du Zambèse à l'activité de ses nationaux. Précédons-la dans cette partie peu connue de l'Afrique. C'est un chasseur plutôt qu'un géographe qui parle.

Le noir qui guettait à l'avant de la pirogue me cria :

—Toubab... ici... ti gagner tirer l'hippopotame !... Cela voulait dire :

—Blanc, monsieur... tirez par ici sur l'hippopotame.

Et du doigt il me désignait quelque chose de gris noirâtre, verdâtre, un bloc informe dans lequel luisaient deux petits yeux vifs, sanguinolents, pleins de fureur.

C'était la tête du monstre qui émergeait à peine du fleuve.

L'hippopotame nageait vers nous. Il était sans aucun doute dans l'intention de nous attaquer, ou plutôt de répondre à nos attaques, car depuis deux jours nous étions à sa poursuite sans avoir pu jusqu'ici cependant le joindre d'assez près pour lui envoyer un coup de fusil convenable.

Nous étions arrivés à la saison propice à ce genre de sport, la chasse à l'hippopotame, qui ne manque pas le charme, ni d'imprévu, c'est une des plus agréables distractions en Afrique.

Mais, soit que les hippopotames aient éventé notre approche, soit qu'ils aient changé de lieu d'atterrissage, ce qui eût été exceptionnel, ils ne se montrèrent pas de quelques jours.

Enfin, nous pûmes en apercevoir un.

Aussitôt de la pirogue partirent plusieurs coups de fusils.

Mes amis et moi, impatientés par cette longue attente, énervés, nous sautâmes sur nos fusils et nous fîmes feu en même temps, sans trop nous rendre compte de la distance et de la valeur du coup de fusil ainsi tiré.

Mais nous voulions nous venger, tirer, faire du bruit.

Cela devait nous calmer, pensions-nous.

Les coups partis, la réflexion venant, nous nous regardâmes, je dois le confesser, plutôt penauds que satisfaits vraiment.

—Nous avons tiré comme des collégiens avec leur premier fusil.

Cependant, le noir qui guidait la pirogue cria :

—Y a gagné touché... Y a sang beaucoup.

Cela voulait dire :

—L'hippopotame est touché...

En effet, le fleuve entraînait un long filet rouge.

Au moins une des balles avait porté.

Mais quelle était la gravité de la blessure ? Impossible de le savoir.

Comme toujours, l'hippopotame touché avait plongé et il s'enfonçait sous l'eau.

Cet animal, en effet, quand il est blessé, plonge et se laisse emporter par le courant.

Les noirs disent :

—L'hippopotame malin beaucoup... Les blancs, vouloir sa peau... Les blancs gagner, attraper lui avec les fusils... Mais l'hippopotame lui gagner attraper les toubabs... et lui se cacher aller loin mourir pour que les blancs y pas gagner attraper son peau !

Il semble, en effet, que ce soit une malice de ce gros animal que de plonger, de se dérober et de voler pour ainsi dire sa peau à ceux qui se félicitent de l'avoir déjà conquis, par un simple coup de fusil.

Le nôtre donc disparut, laissant un filet de sang à la surface de l'eau, qui nous indiquait qu'il était touché.

Généralement, le premier moment de douleur passé, l'hippopotame se met de nouveau et plus grandement en fureur.

Nous attendîmes quelques minutes anxieuse-

ment, les armes rechargées, prêts à répondre à une attaque du monstre. Mais ce fut en vain que, pendant une demi-heure, mes amis et moi, les noirs, nous demeurâmes en expectative... rien n'apparut, ni monstre, ni même le plus petit bouillonnement qui nous indiquât qu'il était encore par là, aux alentours.

—Lui touché, — dit Méduncen, le noir qui dirigeait la pirogue, — lui gagner mourir plus loin.

—Allons le chercher ! — dis-je alors.

Méduncen donna des ordres aux laptots qui tenaient les perches et les pagaies.

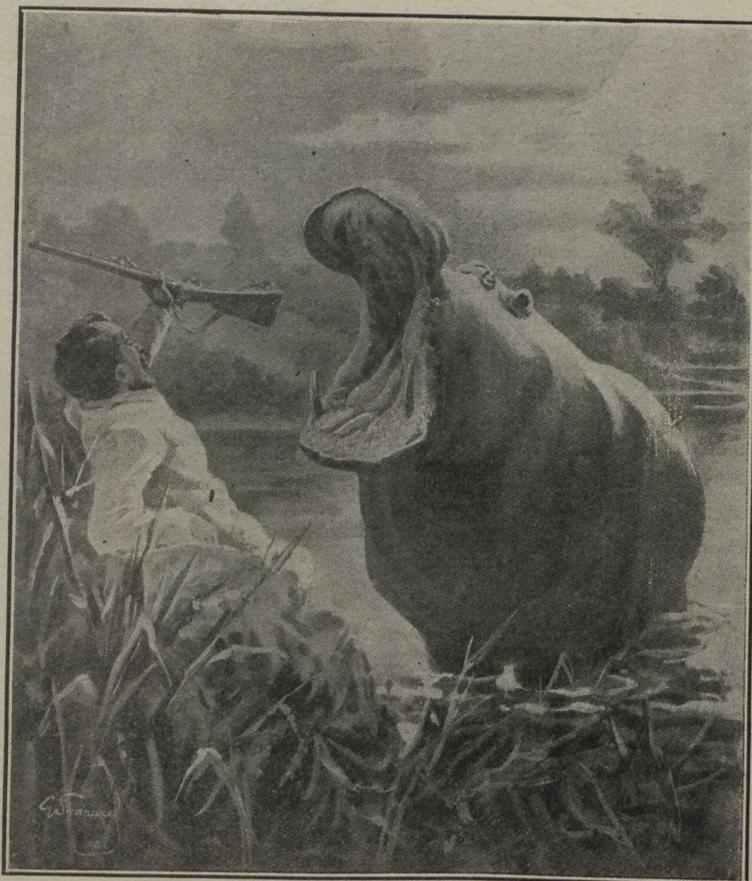
La pirogue s'ébranla lentement.

Méduncen, muni d'une longue perche, sondait lui-même à l'avant le lit du fleuve.

Très habile, ayant souvent chassé ici l'hippopotame, il connaissait admirablement et le fleuve et la façon de faire de ces animaux.

Mais Méduncen sonda de tous côtés sans résultat ; il ne découvrit rien.

Plus d'animal, plus de traces sanglantes.



—Moi j'ai gagné rien comprendre, — déclara-t-il désappointé, — l'hippopotame pas dans le fleuve... j'ai croire que lui... gagné partir, voler comme les oiseaux !...

Cependant, la nuit était venue, et continuer les recherches dans l'obscurité eût été folie.

Nous prîmes la décision de descendre à terre, de revenir au campement... Après le dîner, Méduncen s'approcha de moi et me dit :

—Si le toubab veut, Méduncen et le toubab ils iront eux trouver l'animal.

—Quand cela ?

—Demain matin, quand le jour se lèvera.

—C'est entendu.

Pendant le dîner, mes compagnons, moins habitués que moi à ces grandes chasses, ne croyaient pas qu'il fût possible de retrouver l'animal blessé, et étaient décidés à l'abandonner, à se réserver pour un nouvel affût.

C'était la méthode européenne, qui abandonne un lapin ou un perdreau blessé. Mais il y a loin d'un perdreau à un hippopotame, et un gibier comme celui-ci vaut bien qu'on le recherche dans la broussaille, voire dans le marais.

Il faisait encore nuit quand Méduncen vint me réveiller. En deux minutes je suis sur pied, équipé.

Nous voilà en route.

Selon toutes prévisions, l'animal avait dû se laisser, comme ses semblables, entraîner par le fleuve.

Les noirs connaissent ces habitudes. Quand un hippopotame est blessé, ils descendent lentement le fleuve, suivant la bête loin, très loin, pendant parfois plusieurs jours. Ils l'aperçoivent de temps en temps, la suivent ainsi à la piste, et ils reconnaissent son degré de vitalité ou l'approche de sa mort à la fréquence ou à la rareté des apparitions de sa tête hors de l'eau. Plus l'hippopotame éprouve le besoin de venir à la surface respirer, moins il a de forces, moins il lui reste à vivre.

Quelle était la force du nôtre ? Pour le savoir, il était nécessaire de, premièrement, découvrir le blessé. C'était le moins facile.

Méduncen pensa tout d'abord qu'il serait bon de descendre dans la pirogue.

Je pensais, au contraire, qu'il valait mieux suivre les berges à terre. Il se pouvait que l'animal, peu blessé, eût l'idée de sortir du fleuve et de se reposer sur le bord, dans quelque touffe d'arbres.

Méduncen se rendit à mon avis. Je restai sur la rive où se trouvait notre campement, Méduncen passa sur l'autre bord, et nous voilà descendant avec précaution, suivant le fil de l'eau...

De temps en temps Méduncen me criait de l'autre rive :

—Le toubab li gagner voir la bête ?

—Non ! Pas encore.

—Moi non plus.

Et nous marchions encore.

Tout à coup, mon cœur battit plus fort. A fleur d'eau... dans une petite baie formée par une des sinuosités du fleuve... dans une sorte de mare de boue, j'aperçus quelque chose d'anormal... qui bougeait, qui tranchait sur le gris limoneux : deux petits points brillants.

C'étaient des yeux, des yeux vifs, rougeâtres, qui me regardaient fixement... des yeux d'hippopotame.

Était-ce celui que nous cherchions, ou un camarade... je ne me le demandai pas... J'épaulai, et je visai, non pas entre les deux yeux... les balles s'aplatissent sur le crâne... non pas l'un de ses yeux, j'aurais eu peur de manquer ce but minuscule dans cette masse... mais je visai l'oreille.

Là, je courais la chance de loger ma balle dans le cerveau... ou d'attraper le défaut de l'épaule, un des rares points vulnérables.

Je fis feu un coup, puis l'autre presque aussitôt.

L'animal ne bougea pas...

Ses yeux continuaient à me regarder fixement. Ils semblaient, maintenant, plus vifs, lancer des lueurs de colère.

Je rechargeai mon fusil...

Alors, je ne sais comment il se fit, mais en voulant épauler, je donnai un coup dans ma cartouche non fermée, et toutes mes munitions roulèrent à trac dans la boue.

Je restai donc, avec deux cartouches seulement, en face de l'animal.

L'hippopotame, pendant le court moment où je me baissais pour ramasser celles des cartouches qui ne s'étaient pas enfoncées dans la vase, s'était brusquement décidé à se montrer.

Il sortit de l'eau... en amont... et m'accula, en aval... à un rebord de glaise sur lequel j'avais grand-peine à me tenir debout. Je glissais, glissais, et c'est dans cette position difficile que je tirai les deux cartouches qui me restaient.

L'hippopotame maintenant était sur moi...

Désespérément, je me mis à donner des coups de crosse au colosse, à frapper sur son palais... sur ses dents... sur sa langue, partout où je pouvais atteindre dans cette gueule, et faire mal.

Méduncen, lui, m'ayant vu en danger, me criait :

—Toubab, courage... il faut gagner tuer la bête.

Et le brave garçon s'était jeté à la nage pour venir à mon secours.

Mais l'hippopotame poussa un beuglement plus fort que les autres... ouvrit plus grande encore son énorme gueule... et... ce fut sa façon de rendre le dernier soupir...

C'était bien notre animal de la veille. Il avait été mieux touché que nous ne pouvions le croire... et il était venu là mourir.

VOYAGEUR.